

## Le paresseux

Guy Marchamps

Numéro 94, été 2002

Le travail

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14530ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marchamps, G. (2002). Le paresseux. *Moebius*, (94), 51–54.

GUY MARCHAMPS

*Le paresseux*

Tout le monde sait que travail signifie torture; je veux dire, étymologiquement parlant. Si l'on ne se ment pas à soi-même, on sait également que l'être humain est paresseux, fondamentalement paresseux. Sinon, pourquoi aurait-il inventé la roue et la zapette? Et Dieu lui-même, l'Univers ait son âme, ne s'est-il pas reposé au septième jour? Et ne dit-on pas de la parturiente qu'elle est en travail? Travailler n'est donc pas agréable; c'est connu, la roue et la routine tuent. Pour travailler le moins possible, on est prêt à tout. En fait, on veut bien se torturer un peu mais avec des fouets de soie. Le travailleur social a maintenant à sa disposition un programme d'ordinateur qui pose les diagnostics à sa place. Le bidule, le truc, le machin réfléchit, analyse et conclut. (Selon les données qu'on a bien voulu entrer dans son cerveau électronique.) L'homme devant l'écran a la difficile tâche d'accepter ou non le diagnostic.

Je vous l'avoue d'entrée de jeu, j'ai fait la même chose avec le texte que vous lisez présentement. J'ai donné ce problème quasi insoluble à la machine: travail, paresse, production. Après de longues heures de cogitation – soyons bons joueurs, l'ordinateur réfléchit, pas tout à fait comme nous, mais tout de même –, le cerveau à soudure m'a présenté ce texte. Oserai-je le signer? Je ne sais trop encore. Nous voici donc devant un produit littéraire issu de ma demande. Je suis l'initiateur d'une pensée étrangère à la mienne que je devrais endosser puisque, membre de la tribu des mammifères conscients, je reste un irréductible fainéant. (Mais il y a l'art aussi, l'artifice, c'est-à-dire que le texte sera plus vrai que vrai, d'où il résulte que le créateur est un dieu, etc., etc.) Ce produit textuel ressemble drôlement à du fast-food. Mais que demande-t-on à du

fast-food sinon de satisfaire un besoin pressant dû à la contraction de l'estomac? C'est bon, ça dégouline, ça bourre une tripe et en prime on se sent coupable. Car il est de notoriété publique que l'homme aime se sentir coupable. C'est la grande invention de notre très sainte mère l'Église. La culpabilité rabaisse son homme en un rien de temps. Tu te sens rassasié après avoir ingurgité tes trois hamburgers, et tes frites, et ton immense Coke, et ton chausson aux pommes... Ronge ton petit bonheur maintenant. Concocte-toi un beau cancer pour te punir. Pas sûr que ce sont tous les curés qui meurent en odeur de sainteté. Eux aussi se culpabilisent d'avoir enfilé la grenouille de bénitier, même s'ils s'étaient trempé la queue dans le bol d'eau bénite avant. Bref, on aime sa culpabilité plus que tout. On se sent vivre, on se promet qu'on ne le fera plus, qu'on mangera de la salade à tous les repas pendant une semaine. Mais les résolutions sont si lentes à tenir, et le fast-food si rapide à servir qu'au bout de... quelques heures, on replonge dans sa mauvaise vie. Ah, qu'il fait bon se torturer!

Oui, le travail, la torture. On aime le travail parce qu'il nous force à briller de toute notre intelligence: comment faire le moins d'efforts possible pour la même paye? Pourquoi perdre notre temps à mastiquer des plats étripés avec force manières quand on peut pousser dans le temps de le dire trois hamburgers dans la fosse à broyer? C'est ce qui s'appelle de la simplicité volontaire. Je me sens un peu coupable de vous écrire ces horreurs, mais il faut être de son temps. Écrire m'horripile. À cause de ce maudit écran trop petit et de mon tabouret trop étroit, j'ai mal au cul, au dos, puis à la tête. De plus, mon pauvre cerveau s'amuse à faire le malin, à jongler avec des concepts, à ajuster les subordonnées, à faire péter les mots. Pouah! Je devrais normalement être indépendant de fortune et me prélasser sur une plage du Sud. Travailler, produire, quelle façon stupide de vivre! La vie, ça se passe de mots et de sueur, ça se passe de machines pensantes qui font bêtement ce qu'on leur demande – mon ordinateur chauffe –, la vie, ça se vit, voilà tout! La vraie vie est ailleurs, a dit le poète. Ici, c'est l'enfer puisqu'il faut travailler, et moi je le refuserai tant que l'on ne m'aura

pas apporté une sacrée bonne réponse à la souffrance humaine. Et tous les tordus qui font bosser les enfants comme des adultes ne sont pas mieux que bouillie pour tigres si je leur mets la main au collet! Justement, vous savez c'est où, ailleurs? Non? C'est l'enfance. La voilà, la vraie vie, bordel de merde! Faut-il vous faire un dessin? Aviez-vous l'impression de travailler quand vous étiez jeune? Non. L'enfant joue, il s'amuse. Et vous savez quoi? Il apprend plein de trucs par-dessus le marché. De plus, s'il a eu la chance de ne pas grandir à l'ombre d'un clocher, il peut jouer avec son zizi ou sa zouzoune, avoir du plaisir et ne pas culpabiliser. Monsieur Nietzsche, qui n'était pas un fou, l'a dit: «Maturité de l'homme: retrouver le sérieux qu'il mettait au jeu étant enfant.» Travailleurs, travailleuses de tous les pays, nous ne sommes pas mûrs. Unissons nos efforts pour abattre l'idéologie triomphante du travail torturant maintenue par les multinationales et leurs sbires bancaires! Amusons-nous, allons danser dans la rue au lieu de nous réduire en esclavage. Que les clochers servent de béliers pour défoncer les coffres-forts des *money-makers!*

À brève échéance, je prédis que même les ordinateurs nous laisseront tomber si nous ne retrouvons pas le simple plaisir de jouer pour jouer. Ils formeront une grande confrérie et nous abandonneront dans notre pauvre petit monde minable. Même les plus grands informaticiens seront incapables de déchiffrer leur langage. Et un jour, lointain sans doute, un enfant ouvrira un vieil ordinateur poussiéreux et du premier coup il saisira tout et rira de bon cœur. En silence – tout le monde sait que le mot enfant est lié au silence, l'enfant est celui qui ne parle pas –, il retournera jouer avec ses compagnes et ses compagnons, alors seulement, par la lumière qui se dégage de son visage, les autres comprendront ce qui lui est arrivé. Ils danseront sous le soleil bienveillant d'un petit matin de juillet et partiront à courir ensemble comme un banc d'oiseaux oisifs qui n'ont rien de mieux à faire que de célébrer la vie dans une envolée entièrement gratuite. Et bordel de merde, si je ne suis pas trop vieux ni trop gâteux, je me mettrai à courir moi aussi, de toutes mes forces. Si mon cœur flanche, je lui dirai merci: sans nul doute, ce

sera le signal du départ pour le paradis et là, oui là, je me prélasserai à mon goût avec monsieur Nietzsche à mes côtés en fumant de gros cigares. Et monsieur Nietzsche qui est très perspicace et très coquin me demandera entre deux bouffées: «Comment as-tu deviné que Dieu n'était pas mort?» Je lui répondrai: «En regardant les enfants ne pas travailler, monsieur Nietzsche, en regardant les enfants.»